

S'il suffisait

Eric Magela Kindomba

C'était un matin comme un autre. Du moins, c'est ce que je croyais jusqu'à ce que j'ouvre cette lettre arrivée au courrier [...] une lettre qui me mit hors-jeu. Une lettre qui me mit knock-out. Je repensai au bon vieux temps – lorsque mes managers me bichonnaient au sens du poil, afin de m'assoupir, direction : un village d'alacrité – de félicité.

Effort mon compère, cherchant de rompre avec cette cangue qui m'oppressait, qui m'étranglait la gorge. Vouloir de la remise de cette lettre au combien barbare, tel un dictateur qui prit tout un pays en otage pour ses intérêts égoïstes.

Un jour avant, un certain vendredi 11 Mars 2016, me rappelais-je, pendant que 18 heures tapaient à ma montre, mon chef m'invitait à un barbecue organisé par la cantine de mon entreprise.

Nous fûmes tous là. Les chefs et leurs subalternes. Une ambiance électrique fut nôtre. Nous nous gambadâmes à en perdre contrôle. La bière dégoulinait à flot – ce fut même l'endroit où je fouinai ma niche de tous les jours – dans l'enceinte et en plein cœur du gagne-pain. Un lieu conçu pour des occasions de ce genre.

L'un de mes chefs de service me révéla :

- Milord, je paris que dans peu de temps l'heure de ton engagement sonnera.
- Bien, merci ! ai-je répondu. Conviction ma sœur.
- Garde espoir. C'est ce qui fait vivre. Ajouta-t-il.
- Je suis votre obligé. Ai-je conclu.

Dans cette soirée dansante, et la manière dont la firme marchait, il nous était invivable d'imaginer que le pire nous arriverait un matin. L'avenir étant sombre

pour l'homme, nul de nous ne pouvait déterminer que la réussite serait sa compagne de route dans les jours prochains. Tel est le mystère divin. Valable pour tous les humains. Que tu sois trouble ou serein.

Nous finîmes cet inouï, mirifique moment à une heure tardive. L'un de mes chefs avec qui nous habitâmes même contrée : moi au numéro 7, lui au 86, rue des écrivains, quartier ERM 6, bourg des avancées, Bleu-ville [...] il me conduisit chez moi à sa berline. Nous fûmes à peine 23 heures 30 quand nous arrivâmes.

Fort ahané par une journée saturée et chargée, ainsi qu'une soirée ambiante que nous eûmes moi et mes chefs, le samedi il m'aurait cependant fallu roupiller afin de reprendre toutes mes forces. Reposer ma chair qui dissipa suffisamment d'énergie le jour précédent – le lendemain étant off, nous travaillions au moyen d'une semaine anglaise : du lundi au vendredi donc. Mais voilà que mon utopique repos fut perturbé par cette nouvelle [...] pas littéraire à l'abandon. Une nouvelle que je ne saurai décrire d'emblée. Une nouvelle qui m'emporta toute vitalité. Je me vis dépouillé de toute ma substance. Je me vis tel un malnutri, sans pitance.

Cependant, la jeunesse étant le fer de lance de l'avenir de toute une nation, cela me revenait, en tant que membre de ladite jeunesse ; qui va de 15 à 35 ans d'âge, me revêtir d'une immense hardiesse, afin de bien faire face à tout ce qui pourrait et s'hasarderait de m'arriver – trouver solution de manière rigoureuse ; prouvant que les jeunes sont capables de se prendre en charge, contribuer et/ou sont acteurs principaux du développement et de tout progrès.

Les jeunes doivent toujours oser faire quelque chose pour apporter des solutions à la société. Ils doivent encore et toujours poser des actes qui iraient dans le sens de proposer des pistes de solution aux gouvernants. Ils doivent oser, la vie n'appartenant point qu'aux hommes intelligents ou sages, mais aussi aux hommes qui peuvent oser – aux audacieux. Tel est le rôle que doit jouer un jeune au sein de cette société mondialisée et planétarisée. Exemple d'un président presque jeune qui vient d'être investi à la magistrature suprême d'un des pays membre du Conseil de Sécurité des Nations Unies.

Mais quand le malheur frappe, il ne distingue ni ne catégorise. Il frappe comme par hasard. Il frappe comme dans un film. Dans une pièce de théâtre peut-être. Les communs de mortel demeurent perplexes et déclarent : « *ce n'est qu'un songe,*

je me réveillerai et rien de tel se produira. Tout va bien ». Alors que le malheur nous attend tous sans exception aucune. Il nous attend au tournant. Ne guettant que le moment propice afin de secouer – les malingres d’esprit grelottent et ont des accidents vasculaires cérébraux. Ensuite ils finissent par goûter à la mort.

Mes pensées voguaient par-ci et surtout par-là. Je me mis à faire des calculs. A me poser des questions qui manquaient d’interlocuteur pour m’abouler des réponses. Je me demandai :

— « *Comment vivrais-je alors dans cette société où tout fait appel à l’argent ? Comment vivre, alors qu’on est étranglé financièrement ? Comment se dire qu’on vit, en dépit de l’espoir tel que me l’a dit mon chef, mais que dans le fond de choses on se nourrit d’inquiétudes – car dépouillé de sa joie et de son allégresse – les éléments cruciaux qui font la force d’un être humain que je suis et créature du Tout-puissant père Eternel ?* »

Moi, un jeune qui franchis à peine la trentaine : dynamique, motivé, déterminé à réussir, passionné dans tout ce que je fais, honnête dans tous mes engagements et responsable dans toutes mes charges liées au poste que j’occupais – l’intégrité était à chaque instant mon amie. Malgré cela, voilà qu’aujourd’hui je me demande ce qui m’arrive à la fin.

Un souci intense m’habita pendant que je reçus le message. Je faisais semblant, mais la réalité était juste devant moi – têtue ; et je me voyais dans l’incapacité de passer outre. Elle me colla à la peau et ne voulut en aucun point de vue me quitter. En aucun cas elle ne voulut m’accorder un espace ou un petit moment de répit.

De mon bien-être je me suis toujours rendu ouvrier. L’homme ne peut manger que par la sueur de son front, dit-on. Mon cas, selon certaines langues, demeurerait celui qu’on puisse dire litigieux. Les uns et les autres se permirent de me darder même des pamphlets, articulants : Milord le poissex ! Milord le souffreteux ! lançait le gosier de cette parcelle affreuse.

La frimousse talée de leur semblable, moi qui se trouvais au-devant d’eux en cette aurore piteuse et bilieuse à mon égard, laissait présager que rien allait. Ne fixant mon regard que sur mon côté mâle, mais hélas, trouvé puénil pour donner bonne

mine et être peinarde dans ma peau juvénile – on dirait que la vie ne sourit qu'à ceux qui déguerpissent très tôt matin. Selon la loi ou le principe du mouvement : bouger afin d'apercevoir la prospérité taper à sa porte.

Je m'aperçus comme si le temps s'arrêtait – rien ne pouvait plus marcher à mon compte. Ce fut comme si je fus en plein rêve et que d'une minute à l'autre je finirais par m'éveiller, ainsi tout serait parti. Mais nul de tout ce que je me mis dans ma boule ne fit ma joie. Je fus bel et bien devant une réalité à ne point échapper sous aucun prétexte. Tout était vrai et authentique. Bon Dieu ! ait pitié de mon âme. Lançai-je.

Le peu de temps que le courrier passait en face de moi, ce fut comme dans le cinéma : moi l'acteur principal, mais impuissant. Tel un homme équarri de toutes ses facultés. Un lion dépouillé de son autorité dans la jungle. Même la fourmi n'aura dorénavant aucun respect à son endroit. Tel un président qui finit son second mandat [...] s'accrochant inlassablement au pouvoir. On dirait que toute la sagesse du monde entier serait dans son seul et unique crâne. Assénant un coup fatal à la démocratie, et pourtant, tout chef d'Etat élu et démocrate demeure et reste le garant de la nation, sinon du respect de lois de la République qu'il conduit.

Ce qui m'atteint, je jure au nom de tous les dieux que cela me brouilla. Telle est la vie, pleine de surprises et des tracas troublant. Les péripéties disgracieuses surgissent sans avertir l'homme bien souvent. Juste garder du cran. Ne point se livrer au médisant.

Oh quel malheur ! monologuai-je, tel un formidable speakeur. Tout ne fut pour moi que tapis dans le noir. Nul ne pouvait le croire. Excepté moi-même en solo pouvais le voir. Je ne sortais plus le jour. L'ignominie me gagnait sur tous les plans – à la vue de tous.

De diurne que j'étais, me retrouvai soudain dans le sentier nocturne. Tout là-haut, qui pouvait m'aider ? Tout le monde ne me traitait que d'aliéné. Les uns : seigneur du saloon ! Les autres : capitaine de l'équipe des cons ! Si j'avais la trempe de discerner leurs dires. Si seulement j'en avais une. Si seulement je m'étais préparé mauvaise intention aucune. L'observation ma matrone, aucun mot de ma bouche sortit.

Néanmoins, nul ne se réjouit de ce qu'il gagne dans ce qu'il entreprend. Qu'il soit riche ou indigent. Un peuple paupérisé - appauvri, même nanti, y cherche sans répit comment posséder ce qui est plus chic que ce qu'il pourrait avoir dans sa vie – dans le panier de la ménagère. L'homme n'est jamais satisfait du fruit qu'il tire de la terre.

Son appétence est sans flageoler, celle de cerner le mieux-être. Avoir plus que ce qu'il possède. Le bonheur étant toujours sur une montagne élevée et une course interminable pour l'homme qui ne sait se contenir – ni accepter la réalité en face et la condition modeste qu'il a. Sinon, se contenter de ce qu'il possède – c'est tout. Ce n'est pas tout par conséquent. Rien dans ce monde ne va au bout. Tout s'arrête quelque part je me permis de m'exprimer. Vu la proportion de la situation dans laquelle je fus submergée.

Ce matin à Bleu-ville, devant ma porte grande ouverte, Milord le poissex tel le pseudonyme collé à ma peau basanée selon mes nombreux voisins avec qui on partage cette cours commune de cinq portes et plusieurs têtes – à dénombrer dans le même panier les divers mômes qui s'amassaient sans faire des calculs sur le taux de chômage et du niveau de pauvreté qui se déclarent champions, et qui règnent sans partage dans ce pays riche et prospère ; je me demandai quel serait mon avenir désormais. Pourvu que le ciel me vienne en aide.

Gazouillant une chanson dans mon cœur, croyant que celle-ci pouvait me reconforter à propos du mal qui me visita sans être invité. Pas de dénouement aucun. Tout continuait et se disposait pour me laisser grelotant et envahi par une chair de poule graissant ses dents – prête à occire un innocent. Les frissons mes amis, cela ne se cachait sous aucun prétexte. Ce qui me restait, c'est d'écouter l'homme au-devant de moi lire son texte, ou que je fasse cela en prenant acte du reste.

Le messenger ne saisit la gravité du contenu de la lettre qu'il m'amenât. Me disais-je avec une énergie farouche. Interdiction formelle pour lui de le faire. Erreur fatale, je lus cette missive au vu et au su de tous les occupants de cette parcelle empli des commères. Pas d'arbitres – ni d'entraîneurs, je dirai plutôt coach, mais un niveau très élevé des mouchards comme le monde ne pourrait enregistrer. Peut-être qu'on le verra vers l'an deux mille cinquante. En moins que le ciel dise son dernier mot et intervienne dans cette situation.

Une poignée d'habitants de la parcelle enregistra à pas de géant tout ce qui m'arriva. Elle en fit une aubaine favorable de se ricaner d'un homme qui échappait depuis de lustres de leurs radars, étant prudent et hyper discret dans les actions menées au sein de ce lieu.

- Entrons quand même à la maison ? dis-je au messager. Une mine effrontée fut ma mère.
- Négatif. Avec toutes mes excuses. Je ne saurai. Je cours derrière le temps. Trop de courses. Voyez-vous !
- Si tel est le cas, je vous libère. Ajoutai-je. L'air d'un homme qui se relève après un accident de bicyclette. Un sourire pompeux et honteux demeurait mon ami.
- Bien gentil à vous. conclut le courrier. Me tournant le dos, comme pour dire au revoir.

La conversation prit fin par un « à plus » sans conviction de ma part. Jetant coup d'œil de gauche à droite – observant ainsi les différents regards de mes voisins au combien malins et bourrés d'arrières pensées – d'esprit de moquerie. Les habitudes de cette cours. En lieu et place de sangloter avec ceux qui nagent dans l'océan miséreux, c'est plutôt les rires, les railleries qu'on présente sur un plateau en or à ceux qui tombent dans le panier de mésaventure – commettent des bévues – rencontrent des occasions de chute. Tout le monde taquine tout le monde. Il suffisait d'y rester un moment [...] juste un tout petit moment afin de le discerner ; au mieux le constater.

Cependant, mon instinct de troufion me proposa de pivoter mon regard vers ma maison chambre – salon, et de ne m'occuper que de mes oignons ; rien de plus. Ce qui est fait est fait, dit-on. Qui aspire quiétude affûte artilleries.

- « *Pourquoi donc souffrirai-je ? Pourquoi donc la vie est faite ainsi ? De la sorte tout fonctionne sous le soleil. Aujourd'hui tout va à merveilles, et demain tout tourne en roussis ! Dieu merci que je suis quand même en vie ! c'est l'essentiel. N'est-ce pas ?* » M'interrogeais-je. Les mots ne faisaient que cavalier çà et là dans ma boule. Tandis que cet état me rendit semblable à une maboule.

C'est quand je me suis rendu dans la maison que je compris que la lettre que je lisais à haute voix à l'extérieur de ma dite maison, ne portait que sur une très macabre nouvelle sur moi-même. Quelle naïveté à dormir debout ! ma conscience me

giflait tant. Me tailladait en passant. Moi sans y faire cas, je me contentai de mon rabat-joie.

— « *Que dois-je faire à présent ? toute âme dans la parcelle fut instruite me concernant. Moi qui vivais depuis de lustres trop exquis et discret. Que pourrais-je formuler encore ? une grande mauvaise nouvelle. Je l'avale en tout cas. Advienne que pourra ! Par-dessus tout, telle est ma vie. Rien que mes pensées me feront grand dans ce monde plein de pièges à rats. Ce monde plein de ruses, où les forts écrasent les faibles. Les chefs d'entreprises pour leurs intérêts, s'avisent à profiter de leurs travailleurs – cela dans les pays où les peuples ignorent leurs droits. »*

Après moult réflexions, je me dis ce qui suit : *s'il suffisait en revanche de bien travailler pour ne pas être licencié ou assaini par l'entreprise, on pouvait aussi interdire à cet agent commis aux plis de ne pas s'acheminer vers chez moi. Mais rien de tel, car un capitaliste ne voit que ses intérêts – rien de plus. Pas d'amis pas d'ennemis, laissent-ils entendre ces vieux chinooks – rien que leurs intérêts.*